



LES TROIS ROIS DE L'ORIENT

En ce temps-là, dans la cité de Kalash, le prince Zukarta instaura le culte du Veau d'or.

La statue posait sur les multitudes soumises ses yeux ébahis, tout ronds, peints en blanc et noir. Au fond de ses prunelles affleurerait presque une question, comme si l'extension de son pouvoir l'avait surprise. C'était un jeune veau avec de petites cornes enroulées et des pattes musclées, avec un front obtus, court et froncé. Ses quatre sabots, fermement posés sur le sol, donnaient une grande impression de fermeté et de stabilité qui apaisait le cœur de ses fidèles. Et l'or brillait sur tout son corps, l'or lourd, compact, dur et étincelant.

Devant l'idole, les femmes inclinées secouaient sur le marbre clair des marches leur sombre chevelure presque bleue. Des confins du désert, des lointaines oasis, des villages perdus, venaient les hommes qui déposaient leurs dons devant l'autel : à l'or ils offraient de l'or. Et les hommes bons de Kalash, juges et chefs de guerre, défilaient avec révérence devant le veau. Derrière eux venaient les commerçants, les marchands, les potiers et les tisserands. Ils baisaient les marches de l'autel et déposaient sur le sol leur offrande : à l'or ils apportaient de l'or. Même les prêtres de la Lune, avec leurs fidèles et acolytes, se prosternaient, à genoux, la face contre terre, devant la nouvelle idole de Kalash.

Zukarta regardait toutes ces choses avec une grande satisfaction, car le culte de l'or était le fondement de son pouvoir.

Rares étaient ceux qui n'accouraient pas au temple, de plus en plus rares. Seuls les plus pauvres, les plus honteux, les plus humiliés, n'osaient pas se présenter. Et ils formaient comme une race à part, la pauvreté étant considérée comme un stigmate, la marque de ceux que le Veau n'aimait pas. Et au fond de leurs âmes humiliées qui osaient à peine penser leur propre pensée, les plus pauvres, les plus honteux, les plus humiliés, attendaient un autre dieu.

Et Gaspar aussi.

Une délégation de gens importants vint au palais de Gaspar. Et ils lui dirent :

— Pourquoi ne vas-tu pas au temple du Veau ? Serais-tu dépourvu, par hasard, d'or pour l'offrande ? Qu'as-tu de commun avec la racaille du port ? N'es-tu pas vêtu de pourpre et de lin, tel un roi ? Pourquoi défies-tu le pouvoir de Zukarta ? Serais-tu un traître ? Dans le culte du Veau sont la grandeur et la prospérité de Kalash. Serais-tu vendu à nos ennemis ?

Gaspar répondit :

— Je ne puis adorer le pouvoir des idoles. Mon dieu est autre et je crois en son avènement, que la Terre et le Ciel m'annonceront.

En entendant cette réponse, les chefs de tribus et les hommes bons de Kalash dirent ensemble :

— Nous allons nous séparer de toi parce que t'es séparé de nous et que tu as renié nos voies propres. Tu ne prendras plus part à nos assemblées. Tu ne seras plus écouté dans nos conseils, tu ne participeras plus à nos fêtes et à nos banquets. Et tu n'auras plus ta place dans nos armées. Les soldats ne protégeront plus ni ta maison ni tes caravanes. Et tu seras une proie facile pour les bandits. Tu ne jouiras plus de la protection de nos lois, et nos juges délivreront des sentences contre toi, et ton droit ne sera plus qu'une poignée de cendre. Tels les gens des bas-fonds, tu n'auras plus ni protection ni défense tant que tu ne te seras pas incliné devant l'autel du Veau pour y adorer les idoles que nous adorons.

Et Gaspar répondit :

— Mon dieu est en moi comme une source qui ne cesse de jaillir, il est autour de moi comme les murs d'une forteresse.

Alors les notables de Kalash secouèrent la poussière de leurs sandales et sortirent du palais.

À compter de ce jour, maintes calamités s'abattirent sur Gaspar. Les bandits assaillirent ses caravanes et les larrons pillèrent ses palmeraies. La nuit, des mains mystérieuses lapidaient sa maison et dans l'eau de ses citernes on trouvait des fruits pourris et des oiseaux morts qui flottaient.

Alors commença le temps de la solitude.

Dans les frais patios du palais ne pénétrèrent plus les visiteurs et l'eau coulant dans les bassins cessa d'accompagner la rumeur légère des conversations. Parents et amis disparurent comme dévorés par la pénombre, et toutes choses semblaient enveloppées de scandale et de terreur.

Cependant, le temps passait.

Et Gaspar écoutait passer le temps. La solitude créait autour de lui un espace transparent de limpidité où les instants avançaient un à un et où l'univers entier semblait attentif. Le silence était comme une seule parole, indéfiniment répétée.

Et penché sur le temps, Gaspar pensait : « Quoi d'autre sinon la justice pourrait grandir avec le temps ? »

Agenouillé sur la terrasse, Gaspar regardait le ciel de la nuit. Il regardait la haute et vaste voûte nocturne, obscure et lumineuse, qui à la fois montrait et dissimulait.

Et il dit :

— Comme tu es loin, Seigneur, et caché, et présent ! C'est à peine si j'entends l'écho de ton silence qui vient vers moi et si ma vie parvient à toucher la frange limpide de ton absence. Je regarde autour de moi la solennité des choses, comme s'il s'agissait de déchiffrer une écriture illisible. Mais c'est toi qui me lis et qui me connais. Fais que rien de mon être ne se cache. Appelle vers ta lumière la totalité de mon être, afin que ma pensée devienne transparente et puisse entendre la parole que depuis toujours tu me dis.

D'abord, Gaspar pensa que l'étoile était une parole, une parole soudain prononcée dans la muette attention du ciel.

Mais bientôt ses yeux s'habituaient à la lueur nouvelle et il vit que c'était une étoile, une étoile nouvelle, semblable aux autres, mais un peu plus proche et plus claire, et que, très lentement, elle glissait vers l'Occident.

Et ce fut pour suivre l'étoile que Gaspar abandonna son palais.



Melchior

La tablette d'argile était passée de génération en génération, d'âge en âge, de main en main. Il y était écrit qu'un rédempteur serait envoyé au monde et qu'une étoile se lèverait à l'Orient pour guider ceux qui chercheraient son royaume.

La tablette était un petit rectangle d'argile, noirci par le temps, d'aspect fragile, pauvre et vétuste. C'était un prodige qu'elle ait pu traverser, sans se perdre, tant de siècles de ruines et d'opulences, de guerres, d'incendies et de pillages. C'était un prodige qu'elle ait pu traverser sans se perdre l'ambition, la violence, l'agitation et l'indifférence des hommes.

Et elle était là, au palais, alignée à côté de milliers de tablettes qui énuméraient des victoires, des batailles, des massacres et des richesses.

Ses caractères étaient à demi effacés par le temps et son écriture était si ancienne qu'il était difficile de la déchiffrer avec une exacte rigueur. Plusieurs lectures étaient possibles.

Voilà pourquoi le roi Melchior convoqua trois assemblées de savants, afin qu'ensemble ils établissent quelle était la juste interprétation de ce très ancien texte.

D'abord vinrent les historiens, ceux qui avaient appris toute la science des bibliothèques et qui connaissaient jusque dans le plus petit détail l'écriture, la langue, les us et les coutumes, les annales et les codes des temps passés.

L'assemblée se réunit durant un mois au palais royal. C'était en plein Été et la chaleur pesait lourdement sur les terrasses aveuglées de soleil. Dans les jardins, les palmiers se frottaient les uns aux autres, avec un bruit métallique, de leurs feuilles acérées et dures comme des griffes.

En fin d'après-midi, les savants s'asseyaient en cercle dans la cour intérieure du palais. Melchior présidait. Le fin murmure de l'eau coulant dans les bassins accompagnait les débats. Les esclaves aux pieds nus circulaient en silence et servaient le vin de palme coupé de neige des montagnes.

Le cercle des hommes assis dessinait une aire vide et au centre de cette aire on avait placé une table de pierre sur laquelle était posée la tablette d'argile. Elle avait l'air extrêmement petite et insignifiante, au milieu de tant d'espace et d'opulence, elle avait l'air d'un débris du lointain passé qui aurait été abandonné là par le temps.

Au cours de longs débats, au long de trente jours, les savants étudièrent et examinèrent méticuleusement chaque ligne des caractères très anciens.

Et au trentième jour Negurat, l'archiviste en chef du temple de la Lune, se leva et dit :

— Je crois que la lecture que toi, ô roi, tu as faite de ce texte, n'est pas la vraie. Tu as lu en effet : « Au monde sera envoyé un rédempteur et une étoile se lèvera à l'Orient pour guider ceux qui cherchent son royaume ». Mais en vérité la signification de ce texte ancien est tout autre : ainsi, les caractères où tu as lu « rédempteur » signifiaient autrefois, à l'époque lointaine où cette tablette a été gravée, non pas « rédempteur » mais « grand roi » ; et les caractères où tu as lu « sera » et « se lèvera » n'expriment pas des formes verbales au futur mais bien des formes verbales au passé ; et le verbe chercher n'est pas au présent mais au prétérite ; et où tu as lu « pour guider » il faut lire, en accord avec les méthodes de déchiffrement des textes anciens, « en guidant ». Par conséquent, ô roi, au contraire de ce que tu as cru lire, ce texte ne se réfère pas au futur mais bien au passé, et il n'annonce aucun sauveur mais glorifie les œuvres d'un grand personnage des temps révolus. Ainsi, la lecture correcte de ce texte est, à mon avis, la suivante : « Au monde a été envoyé un grand roi qui comme une étoile a dominé l'Orient en guidant ceux qui ont cherché son royaume ».

Quand Negurat eut parlé, Atmad, l'archiviste en chef du palais, se leva et dit :

— Grande est la science de Negurat. Mais l'interprétation des écritures anciennes présente de terribles difficultés. Il n'est pas douteux que dans le texte en question nous devons lire « grand roi » et non pas « rédempteur ». Cependant, je ne suis pas d'accord avec ce qui a été dit des formes verbales : je crois que les verbes être et se lever sont vraiment au futur. Et je ne suis pas d'accord non plus avec la manière dont on a lu les mots « guider », « cherchent », et « royaume ». Et je pense aussi que le verbe « se lever » a ici le sens de « dominer ». Si bien qu'à mon avis la lecture correcte de ce texte est celle-ci : « Au monde sera envoyé un grand roi qui comme une étoile dominera l'Orient pour la grandeur des peuples qui accepteront son pouvoir ». En effet cette inscription est une prophétie, mais une prophétie qui a déjà été accomplie. Il est évident que le grand roi en question est Alexandre le Grand qui a dominé l'Orient tout entier jusqu'au royaume de Pôros et qui est mort, comme vous le savez, à Babylone.

Et dès qu'Atmad eut fini de parler, le vieux sage Akki se leva et dit :

— J'admire les savantes paroles que je viens d'entendre. Mais en vérité la lecture de ce très ancien texte soulève tant de doutes et les interprétations que nous pouvons proposer sont si nombreuses que véritablement, ô roi, nous ne pouvons conclure.

Alors Melchior se leva et dit :

— Allez en paix et continuez vos études. Moi je continuerai à questionner, à écouter et à espérer.

Et le mois suivant il réunit au palais royal l'assemblée des lettrés.

Melchior leur exposa les doutes et interprétations des historiens et pendant trente jours les lettrés étudièrent le texte.

Et le trentième jour, en fin d'après-midi, tous se trouvant assis en cercle avec au milieu du cercle la table de pierre sur laquelle était posée la tablette d'argile, Ken-Hur se leva et dit :

— La poésie ne s'exprime pas directement. Or le texte que nous avons devant les yeux est un poème et pour cela même il doit être pris comme une métaphore qui ne se réfère ni au passé, ni au présent, ni au futur du monde dans lequel nous vivons, mais bien au monde intérieur du poète, qui est le monde de la poésie toujours tourné vers le devenir et vers l'espérance. Ce texte ne parle pas de faits réels et ne fait que symboliser l'esprit créateur de l'homme.

Après lui parla Amer, qui dit :

— Ce texte est un poème et pour cela même il se situe en marge du vécu. Le poème ne se réfère pas à ce qui est, mais bien à ce qui n'est pas. Car la nature est une boîte pleine de choses dont le poète extrait une chose qui n'y est pas.

Après lui se leva le frère d'Amer, et il dit :

— Nous ne devons pas chercher le sens d'un poème, car le poème est à lui seul son propre sens. Ainsi le sens d'une rose est d'être une rose. Un poème est un juste assemblage de mots, un équilibre de syllabes, un poids dense, la splendeur du langage, un tissu épais et sans faille qui ne parle que de lui-même et, tel un cercle, définit son propre espace où rien d'autre que lui ne peut habiter. Le poème ne signifie pas, il crée.

Et le débat étant terminé, Melchior se leva et dit :

— Je vous remercie de ces paroles. Pour moi, je continuerai à chercher, à écouter et à espérer.

Alors les lettrés se retirèrent et le roi resta seul, devant la tablette d'argile, à écouter couler l'eau et tomber la nuit.

Et le mois suivant se réunirent au palais les sages du royaume. Melchior leur exposa les doutes des historiens et des lettrés et une nouvelle assemblée délibéra durant trente jours.

Et le trentième jour, Kish se leva et dit :

— Les multitudes ignorantes s'inclinent devant des idoles, mais ceux qui méditent connaissent la solitude de l'univers. Quel rédempteur pouvons-nous espérer ? L'univers est comme une machine bien réglée qui, sans début ni fin, tourne lentement à travers les âges et les cycles. Dans les constellations et dans les lunes, dans les triangles et les cercles, tu trouveras la loi des nombres qui s'accomplit et s'accomplira inexorablement. Quelle rédemption pouvons-nous espérer ?

Ensuite parla Maro, et il dit :

— Les dieux qui ont existé ont disparu depuis longtemps et ce que nous adorons maintenant n'est plus que la cendre du divin. Y a-t-il, à l'époque où nous vivons, un homme qui ait vu un ange ? Où est celui qui a entendu, de ses oreilles de chair, la parole d'Isis ou d'Assur ? Nous vivons un temps de veuvage et toutes choses sont devenues aveugles et sourdes. Dans un monde d'injustice et de désordre nous essayons de survivre comme des animaux traqués. Il est rompu le lien qui nous unissait à l'univers attentif. Nous pouvons bien frapper le sol de nos poings, nous pouvons implorer, le front dans la poussière. Personne ne répondra. Il s'est aveuglé l'œil qui nous voyait, et l'oreille qui nous entendait s'est fermée. Tout nous est étranger comme un lieu qui ne nous reconnaît pas. Et la clarté des astres impassibles scintille sur notre tristesse. Qui peut encore espérer qu'une étoile bouge ?

Ensuite parla Tot, et il dit :

— Nous naissons pour mourir. Toute notre espérance finira en cendre. Où est l'homme qui n'est pas mort ? Alexandre lui-même, le fils d'Amon, qui a établi son empire

depuis l'Égypte jusqu'au royaume de Pôros, est mort misérablement dans un palais de Babylone. Et pourtant sa radieuse jeunesse semblait lui donner la nature d'un Dieu, et si grande était sa perfection que personne ne l'aurait dit mortel. Qui pouvait croire qu'allait mourir ce corps équilibré et lisse comme une colonne, cette intelligence aiguë et nette comme le soleil, ce regard direct qui simplifiait toutes choses, ce visage brillant comme un étendard et cette invincible allégresse ? Alexandre, prince de Macédoine, fils d'Amon, émerveillement des peuples, a conduit la destinée humaine jusqu'à ses extrêmes limites, et tous ont jugé qu'en lui la nature humaine avait conquis le divin. Mais Alexandre est mort dans la trente-troisième année de son âge, au sommet de sa force et de sa gloire, dans la splendeur de sa jeunesse. Et les dieux nous ont dit par cela que l'homme ne peut pas dépasser sa destinée, et que sa destinée est une destinée de mort. Aussi, ô roi, que pouvons-nous espérer ? Rien ne peut modifier la condition de l'homme et dans cette condition, il n'y a pas place pour l'espérance.

Quand les penseurs se furent retirés, Melchior quitta son trône et s'avança vers la table de pierre. Au milieu des hautes colonnes qui entouraient le patio, la tablette d'argile paraissait extraordinairement fragile et petite. Mais le roi toucha de son front les caractères presque effacés.

Cette nuit-là, après que la Lune eut disparu derrière les montagnes, Melchior monta sur la terrasse et vit qu'il y avait dans le ciel, à l'Orient, une nouvelle étoile.

La ville dormait, obscure et silencieuse, roulée dans ses ruelles et ses confuses venelles. Dans la grande avenue des temples, personne ne cheminait plus. De loin en loin, on n'entendait, venant des murailles, que le cri de ronde des soldats.

Et sur le monde du sommeil, sur l'ombre enchevêtrée des songes où les hommes se perdaient à tâtons comme dans un labyrinthe épais, humide et mouvant, l'étoile jetait la lumière, neuve, tremblante et éblouie, de sa joie.

Et cette nuit-là, Melchior quitta son palais.



Balthasar

Le roi Balthasar aimait la fraîcheur des jardins et souriait de voir dans l'eau claire des bassins le reflet de son visage couleur d'ébène.

Et il aimait la gaieté, la rumeur et l'abondance des banquets, et très souvent ses fêtes duraient jusqu'au lever du jour.

Pourtant, certain matin, après le départ des convives, le roi resta dans la grande salle, tout seul avec un jeune esclave qui jouait de la flûte.

Et il lui sembla que la mélodie dessinait dans l'air le contour d'un espace vide.

Alors son cœur se fit lourd de tristesse, et Balthasar pensa : « Est-il possible qu'un jour je quitte la vie comme un convive fatigué quitte un banquet ? Ou bien aurai-je toujours la même soif, la même faim, le même désir de vivre les moments et les jours ? »

Et après avoir pensé cela, il franchit la porte de la salle et sortit dans le jardin.

Dehors, dans la lumière indécise de l'aube, le jardin paraissait suspendu. La brume estompait le dessin clair des bassins et diluait dans l'air le contour des feuillages.

Balthasar chemina longuement parmi les fleurs et les palmiers jusqu'au lever du Soleil. Et alors qu'il faisait jour déjà il parvint à une petite terrasse qui se trouvait à l'extrémité du jardin. Il se pencha sur le parapet et vit, de l'autre côté de la rue étroite, un homme jeune, appuyé au mur, qui le regardait.

Balthasar resta immobile comme si le visage de l'autre avait heurté son propre visage. Ou comme si le visage de l'autre était devenu subitement son propre visage. Ou comme si pour la première fois de sa vie il avait vu le visage d'un autre homme.

Ce qui dans ce visage le surprenait le plus c'était la nudité, l'évidence nue. C'était comme si sur ce visage le cérémonial de la vie avait retiré son masque, comme si la réalité montrait, sans voile, l'abandon, la douleur consciente, la condition de l'homme.

C'était un visage d'homme jeune et maigre où les os dessinaient, sans équivoque, l'idéogramme de la faim. La tristesse y remontait du plus profond de la mémoire et affleurait toute entière à la surface des prunelles. La patience, telle une cendre légère, se posait sur le front, sur les lèvres, sur les épaules. Et il y avait dans cette patience une douceur telle que Balthasar sentit soudain une envie aiguë de pleurer et de se prosterner, sa propre face contre terre.

Et il demanda :

— Toi, qui es-tu ?

— J'ai faim, murmura l'homme.

— Entre, dit Balthasar. Je vais ordonner qu'on te serve les meilleurs fruits, les meilleures viandes, les meilleurs vins. Je vais ordonner qu'on te lave les pieds avec de l'eau parfumée, dans une bassine d'or. Je vais ordonner qu'on t'habille de pourpre. Je vais ordonner à mes musiciens qu'ils jouent pour te plaire les plus belles mélodies. Je vais faire venir pour toi la joueuse de cithare. Moi-même, je placerai sous tes pieds le tapis le plus précieux, et je resterai assis à tes côtés pour défaire ta solitude, et j'écouterai tes

paroles pour que tu puisses prendre part à l'allégresse générale et pour que les fontaines et les jardins du palais effacent ta tristesse.

Mais en entendant ces paroles, l'homme prit peur. Dans le visage noir, penché dans la lumière blanche de la terrasse, il reconnut avec terreur le visage du roi. Et il pensa : « Pauvre de moi ! Pourquoi le roi m'appelle-t-il ? Je suis venu voir son palais et c'est sans doute un crime. Il vaut mieux que je fuie, avant que les gardes n'arrivent. »

Car cet homme, comme tous les plus pauvres, savait que le monde était gouverné par des lois qui le poursuivaient et le condamnaient, voilà pourquoi il craignait à chaque instant d'être accusé et arrêté pour une raison inconnue. Il cheminait dans un pays qui n'était pas le sien et où tout était pour lui insécurité et terreur.

Voilà pourquoi il s'enfuit, et disparut en haletant par les détours de la ruelle étroite, sans voir le geste de Balthasar qui l'appelait.

Et au palais, le roi dit à ses gardes :

— Allez et cherchez dans les rues un homme jeune, maigre, vêtu de haillons et qui a les yeux pleins de tristesse et de patience.

Mais, à la tombée de la nuit, les gardes revinrent et dirent :

— Nous avons trouvé tant d'hommes en haillons, tristes et patients que nous n'avons pas su distinguer celui qui tu cherches.

Aussi, le lendemain matin, le roi Balthasar, ayant dépouillé ses vêtements de pourpre, s'enveloppa dans un manteau de drap et sortit tout seul du palais pour aller chercher l'homme.

Il descendit par les ruelles étroites de la colline et, loin des grandes avenues triomphales où la brise fait susurrer les feuilles dures des palmiers, il parcourut longuement les quartiers pauvres des bords du fleuve. Les dockers des quais levèrent vers lui leur face sombre, et l'homme qui vendait des espadrilles posa sur le regard du roi son regard fatigué. Il vit des hommes courbés sous des fardeaux, il vit ceux qui tiraient des charrettes comme des bœufs, lents et patients comme des bœufs, il vit ceux qui avaient des fers aux pieds, il vit ceux qui marchaient en rasant les murs, silencieux comme des ombres, il vit ceux qui criaient, ceux qui pleuraient, ceux qui gémissaient. Il vit ceux qui étaient seuls, immobiles, appuyés aux murs, interdits, qui interrogeaient, par-delà la voix rauque des rues, le silence opaque et qui fixaient devant eux la route droite du silence. Il vit ceux qui pêchaient de petits poissons dans les eaux sales du fleuve. Il vit ceux qui avaient le visage couleur de chiffon et les mains couvertes de cendre, de cendre légère qui volait au vent. Il vit l'ombre verte, le royaume de la patience, le pays et la

désolation sans limites, l'empire des humiliés, le côté gauche de la vie, la patrie déshéritée, le fond de la mer urbaine.

Et le lendemain le roi réunit ses ministres et leur dit :

— Faites distribuer mes trésors et faites distribuer les réserves accumulées dans les magasins et les greniers. Et répartissez le tout entre les affamés et les mendiants.

Ayant entendu cela, les ministres se retirèrent pour délibérer.

Et ils revinrent au bout de trois jours, et ils répondirent :

— Tes trésors ne suffisent pas pour racheter les esclaves, et les réserves de tes magasins ne suffisent pas pour rassasier les affamés. Ton pouvoir même ne suffit pas à altérer l'ordre de la cité. Si nous accomplissions ce que tu as ordonné, les fondations qui nous soutiennent et les murs qui nous protègent s'effondreraient. Ton désir est contraire au bien du royaume.

Et le roi leur répondit :

— Je cherche une autre loi et je cherche un autre royaume.

Alors les ministres se retirèrent, en murmurant entre eux :

— Il est évident qu'il nous trahit.

Le lendemain matin, Balthasar se dirigea vers le temple de tous les dieux.

Et il lut ces paroles gravées dans la pierre du premier autel :

« Je suis le dieu des puissants et à ceux qui m'implorent j'accorde la force et la domination ; ils ne seront jamais vaincus et seront craints comme des dieux ».

Le roi alla vers le second autel et lut :

« Je suis la déesse de la terre fertile et à ceux qui me vénèrent j'accorde la rigueur, l'abondance et la fécondité et ils seront beaux et heureux comme des dieux ».

Le roi se dirigea vers le troisième autel et il lut :

« Je suis le dieu de la sagesse et à ceux qui me vénèrent j'accorde un esprit agile et subtil, une intelligence claire et la science des nombres. Ils domineront les métiers et les arts et s'enorgueilleront comme des dieux des œuvres qu'ils créeront ».

Après être passé devant les trois autels, Balthasar interrogea les prêtres :

— Dites-moi où est l'autel du dieu qui protège les humiliés et les opprimés, pour que je l'implore et l'adore.

Au bout d'un long silence, les prêtres répondirent :

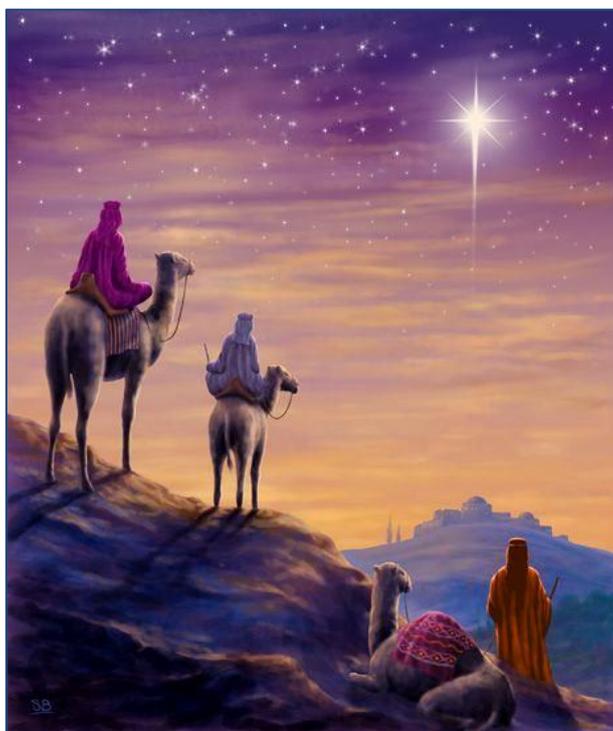
— Nous ne savons rien de ce dieu.

Cette nuit-là, le roi Balthasar, après que la Lune eut disparu derrière les montagnes, s'en fut en haut de ses terrasses et dit :

— J'ai vu, Seigneur. J'ai vu la chair de la souffrance, le visage de l'humiliation, le regard de la patience. Et comment celui qui a vu ces choses pourrait-il ne pas te voir ? Et comment pourrai-je supporter ce que j'ai vu si je ne te vois pas ?

L'étoile se leva très lentement dans le ciel, à l'Orient. Son mouvement était presque imperceptible. Elle paraissait très près de la terre. Elle glissait en silence, sans même qu'une feuille s'agitât. Elle arrivait depuis toujours. Elle montrait la joie, la joie une, sans faille, le vêtement sans couture de la joie, la substance immortelle de la joie.

Et Balthasar la reconnut aussitôt, car elle ne pouvait être que telle.



Sophia de Mello Breyner Andresen
Contes exemplaires
Paris, La Différence, 1988